

Josyane et Jean-Louis Bessière

l'Ange

ET LA

Madone

La guerre des monuments aux morts

AVANT PROPOS

Il faut croire, à la lumière de l'histoire que nous allons raconter dans cet ouvrage, que l'affrontement est inhérent à la nature humaine. Certes, Rousseau avait bien tenté de prouver que ces comportements ne sont que la conséquence de l'influence néfaste des nations policées sur une humanité foncièrement bonne à l'état sauvage. Bien des études sur certains de ces peuples premiers ont apporté un démenti cinglant à cette utopie. Nous autres civilisations, comme se plaisait à le dire Paul Valéry, sommes même incapables parfois de tirer la moindre leçon du plus grand carnage auquel il ait été donné d'assister dans toute l'histoire de l'humanité. Les noms des millions de morts de la Grande Guerre, dont la France a tenu une liste exhaustive, avec le projet, de rendre à chacun l'hommage qui lui était dû, sont aujourd'hui connus de tous. Ils ont été gravés dans la pierre des monuments érigés dans chaque commune qui a payé l'impôt du sang. Moment de communion nationale, de réconciliation entre gens de tous partis, de toute croyance, de toute religion ? On pourrait le croire car l'ordre alphabétique de ces macabre liste mêle indifféremment le chrétien et le nom croyant. Mais à qui appartenait-il de rendre cet hommage : à l'église, qui en ce temps représentait l'immense majorité de la population ou à la commune, laïque par essence ? Faute d'entente dans ce village de l'Hérault, Fontès, chacune des deux institutions à érigé son propre monument.

En arrière-plan de cette guerre, qui fort heureusement n'a fait aucune victime, nous découvrons un affrontement d'une toute autre nature : celui de l'art, car n'oublions pas que chacun de ces monuments, du plus modeste au plus grandiose est en soi une œuvre d'art. Vers la fin du 19^{ème} siècle des artistes, surtout des peintres dont les noms sont de nos jours mondialement connus, ont entrepris de bousculer l'art académique que le grand public plébiscitait, qui triomphait dans les salons officiels et que les pouvoirs publics abreuyaient de commande. Au tournant du siècle la rupture entre les tenants de l'académisme et ceux qui faisaient table rase du passé (un seul nom illustrera notre propos, celui de Picasso) s'est encore accentué et il était impensable lorsque l'âge d'or de la statuaire est arrivé, avec l'exécution de ces dizaines de milliers de monuments pour honorer nos morts, que ce déchirement culturel n'ait pas eu le moindre écho. Le goût de l'immense majorité du public, donc de ses édiles qui ont passé les commandes auprès des artistes, n'était pas encore en faveur des « révolutionnaires », aussi la plupart des monuments aux morts de nos villes sont résolument académique (nous ne mettons dans ce terme aucune notion péjorative). Mais, parmi ces ouvrages, une minorité se rattache à un courant qui s'est imposé entre les deux guerres : l'Art Déco. Les deux monuments érigés à Fontès témoignent l'un, avec Joseph Frugoni qui a reçu la commande de l'église, de l'académisme et l'autre avec J.B. Malacan qui a répondu à la commande publique, de l'Art Déco.

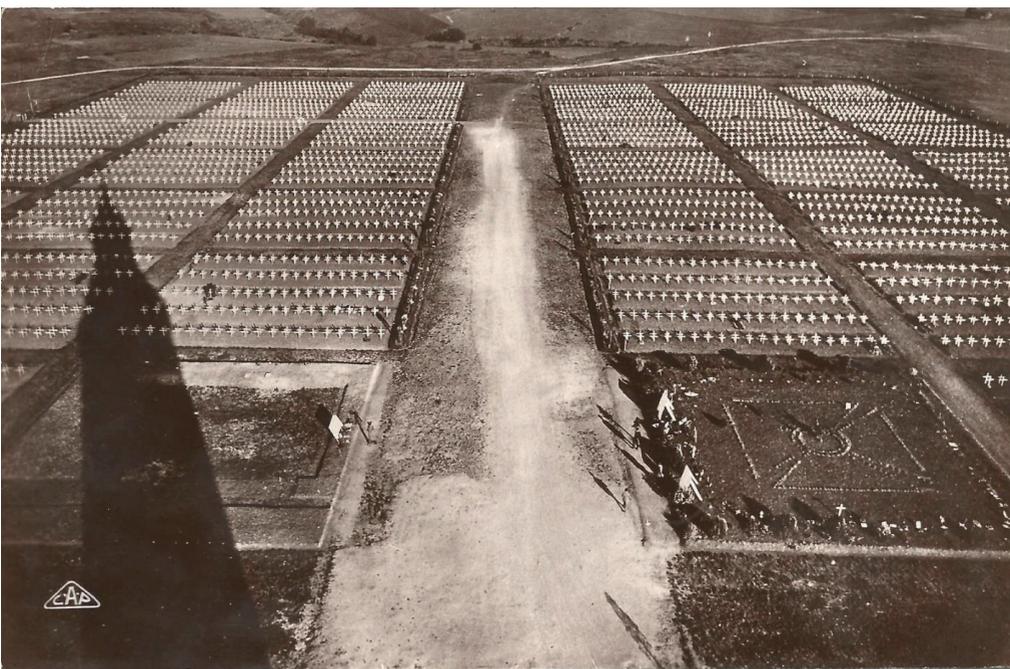
DE L'ARMISTICE A LA PAIX

Le 11 novembre, à 11 heures 11 minutes, quand le clairon a sonné les poilus sont sortis de leurs tranchées où ils vivaient reclus depuis près de quatre ans, sans craindre de se faire faucher par une rafale impitoyable. Ceux d'en face, les allemands, ont fait de même, mais sans doute étaient-ils dans un tout autre état d'esprit que les français.



Après avoir proclamé l'abdication de Guillaume II, voyant que l'armée allemande, sans être battue, ne pouvait plus vaincre et que le bolchevisme gagnait du terrain à l'arrière le Chancelier allemand, Max de Bade, a sollicité un armistice dès le 8 novembre. Foch a exigé trois jours, le temps de définir les modalités pratiques de la fin des combats.

Ceux qui avaient survécu à ces combats vivaient, parfois « sans visage, sans yeux » (Louis Aragon), les membres mutilés, les poumons brûlés par l'ypérite. Pour les autres le décompte macabre commençait. 1 397 800 soldats de métropole et des colonies avaient perdu la vie. Chiffre approximatif puisque les restes des disparus (il y en aurait peut-être 600 000) ont été recueillis dans d'immenses ossuaires édifiés près de ces forêts de croix qui s'étendent à perte de vue dans les plaines de Flandre, de Picardie, de Champagne ou de Lorraine. Soldats ou officiers, héros de la grande boucherie ils y reposent depuis plus d'un siècle, loin des leurs, ils y reposaient déjà loin de leurs veuves, de leurs parents, de leurs enfants qui, faute d'argent, n'ont jamais pu faire le voyage pour se recueillir sur le petit carré d'herbe où leur nom est inscrit.



Cimetière militaire de N.D. de Lorette